

Marie-Louise Haumont

Le Trajet

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

aml



Marie-Louise Haumont

Le Trajet

(roman, n° 398, 2022)

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E

réalisé par Laura Delaye



Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par Laura Delaye, détachée pédagogique pour la collection Espace Nord à la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle vérifie aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Les documents iconographiques qui illustrent le présent dossier sont fournis par les **Archives & Musée de la Littérature** (www.aml-cfwb.be) ; ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**. Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



© 2022 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : © Julian Lozano (Unsplash)
Mise en page : Emelyne Bechet

Table des matières

1.	L'autrice	7
1.1.	Biographie	8
1.2.	Œuvres principales	9
2.	Contexte de rédaction	11
3.	Contexte de publication	12
4.	Résumés	13
4.1.	Résumé apéritif	13
4.2.	Résumé détaillé (chapitre par chapitre)	14
5.	Analyse	17
5.1.	Le roman d'une société nouvelle, le roman d'une époque	17
5.1.1.	« Métro boulot dodo »	17
5.1.2.	Villes nouvelles	17
5.1.3.	Féminisme	19
5.1.4.	Trahison des images	21
5.2.	Le roman d'une quête de soi, le roman d'un trajet identitaire	23
5.2.1.	D'Artagnan et Constance Bonacieux	23
5.2.2.	Emma Bovary	23
5.2.3.	Alice, Shéhérazade, Bécassine et les autres	24
5.3.	Un Nouveau Roman	25
5.3.1.	Nouveau personnage principal : le refus du héros	25
5.3.2.	Nouvelle intrigue	26
5.3.3.	Nouvelle temporalité	26
6.	Propositions pédagogiques	27
6.1.	Avant la lecture du roman	27
6.2.	Après la lecture du roman	27
7.	Bibliographie	31
7.1.	Sources livresques	31
7.2.	Sources internet	31

1. L'autrice



Marie-Louise Haumont ©AML (AML 652/1)

1.1. Biographie

Marie-Louise Haumont est née en 1919 à Woluwe-Saint-Lambert, près de Bruxelles, et passera les premières années de son enfance en France, à Mulhouse, où son père a été nommé directeur d'une entreprise industrielle. La famille regagne la Belgique en 1927, époque où la santé fragile de la jeune fille ne lui permet pas d'aller à l'école. Dans un premier temps instruite par une préceptrice, Marie-Louise Haumont poursuit sa scolarité à l'Institut secondaire des Demoiselles de Decker. Elle se lie alors d'amitié avec Eugénie De Keyser¹.

Grande lectrice, douée également pour l'écriture, le théâtre et la musique, l'autrice se dirige vers des études d'art dramatique en 1937. Une formation musicale lui permettra ensuite d'enseigner quelque temps avant de lancer la revue *Cahin-Caha* avec quelques amis, parmi lesquels Eugénie De Keyser ainsi que les frères Marcel et Gabriel Piqueray².

En 1940, l'invasion allemande met définitivement fin à la revue. Les conditions de vie de la famille Haumont sont difficiles : la maison est touchée par les bombardements et le père tombe malade. Il décède en 1944, quelques années avant sa femme.

Dès la fin de la guerre, Marie-Louise Haumont s'inscrit à l'Institut pour Journalistes de Bruxelles. Ses articles ne retenant pas l'attention des différents journaux belges, elle décide de partir pour Paris et rédige la critique d'une représentation théâtrale de *Britannicus* qu'elle envoie au journal *Combat*. Elle intègre ainsi l'équipe de rédaction du journal, rencontre son futur mari, le journaliste Jacques Mourgeon, et s'installe à Paris.

Quelques années plus tard, le couple fonde le périodique *Télé-revue*, qui propose une analyse nouvelle du langage télévisuel, et quitte Paris pour Épinay-sur-Orge, dont il sera question dans *Le Trajet*. La future romancière est engagée au ministère français de l'Éducation nationale. Elle s'occupe alors de la télévision scolaire et dirige des revues pédagogiques. Parallèlement, elle monte avec son époux des adaptations littéraires pour la télévision (Flaubert, Larbaud, etc.).

En 1974, *Comme ou La Journée de Madame Pline*, premier roman de Marie-Louise Haumont, retient l'attention de Raymond Queneau et paraît chez Gallimard, deux ans avant *Le Trajet* qui obtient le prix Fémina. Veuve, l'autrice vit désormais entre Paris – où elle est revenue habiter après le décès de Jacques Mourgeon – et Capbreton – où elle a acheté une maison auprès de ses amis. Quatre ans plus tard, *L'Éponge*, son troisième roman, se déroule en Belgique où elle ne tardera pas à revenir. Son dernier récit, *Le Brouillon*, essuie plusieurs refus d'édition et ne sera donc jamais publié.

Marie-Louise Haumont meurt à Forest en 2012.

¹ Née en 1918, en Belgique, Eugénie De Keyser est historienne, romancière et essayiste. Son roman, *La Surface de l'eau*, obtient le prix Rossel en 1966. Elle décède en 2012.

² Frères jumeaux nés en 1920 et morts en 1997, ils ont été proches du surréalisme et ont collaboré à de nombreuses revues parmi lesquelles *Vendredi*, *Temps mêlés* et le *Daily-Bul*. Les frères Piqueray ont également codirigé la revue *Phantomas*.



Marie-Louise Haumont ©AML (AML 2209/160)

1.2. Œuvres principales

- *Comme ou la journée de Madame Pline*, Paris, Gallimard, 1974. [roman]
- *Le Trajet*, Paris, Gallimard, 1976. [roman]
- *L'Éponge*, Paris, Gallimard, 1980. [roman]
- *Un si petit royaume* suivi de *Une à une, les marches*, Biarritz, Abacus, coll. « Un temps d'arrêt », 1995. [nouvelles]
- *Une nuit à San Martin Pinario* suivi de *Le Dernier Tango de Tobbie Stern*, Hagetmau, La Crypte, 1999. [nouvelles]

Paris, 7 août 1983

Cher Gabriel,

Je ne sais comment me faire pardonner mon silence et les circonstances atténuantes que je puis avoir pour tout sembler fantastiques à qui ne connaît pas la chambre où je vis (elle a tout du Capharnaüm, Mini peut en témoigner!) ni mon fameux tempérament particulièrement bruyant et désordonné (Mini pourrait aussi témoigner de cela mais son amitié l'en empêcherait).

J'ai été très vivement touchée quand j'ai reçu (mon Dieu qu'il y a déjà longtemps et que j'ai honte...) votre premier petit mot qui m'avait été transmis par fallimard. Que de souvenirs il réveillait (à peine endormis à moi dire).

Je me souviens de votre première

2. Contexte de rédaction

Lorsqu'elle entame la rédaction du *Trajet*, Marie-Louise Haumont est déjà l'auteurice d'un premier roman publié chez Gallimard et remarqué par Raymond Queneau. Elle travaille à Paris, pour le ministère de l'Éducation nationale, où lui a été confiée la création d'une revue pédagogique consacrée à la télévision. Comme elle le dira elle-même, elle fréquente donc de près « le monde des bureaux³ » et est fascinée par le « côté méthodique et rigoureux⁵ » du métier de documentaliste. Cette observation lui inspire la profession du personnage principal du *Trajet*.

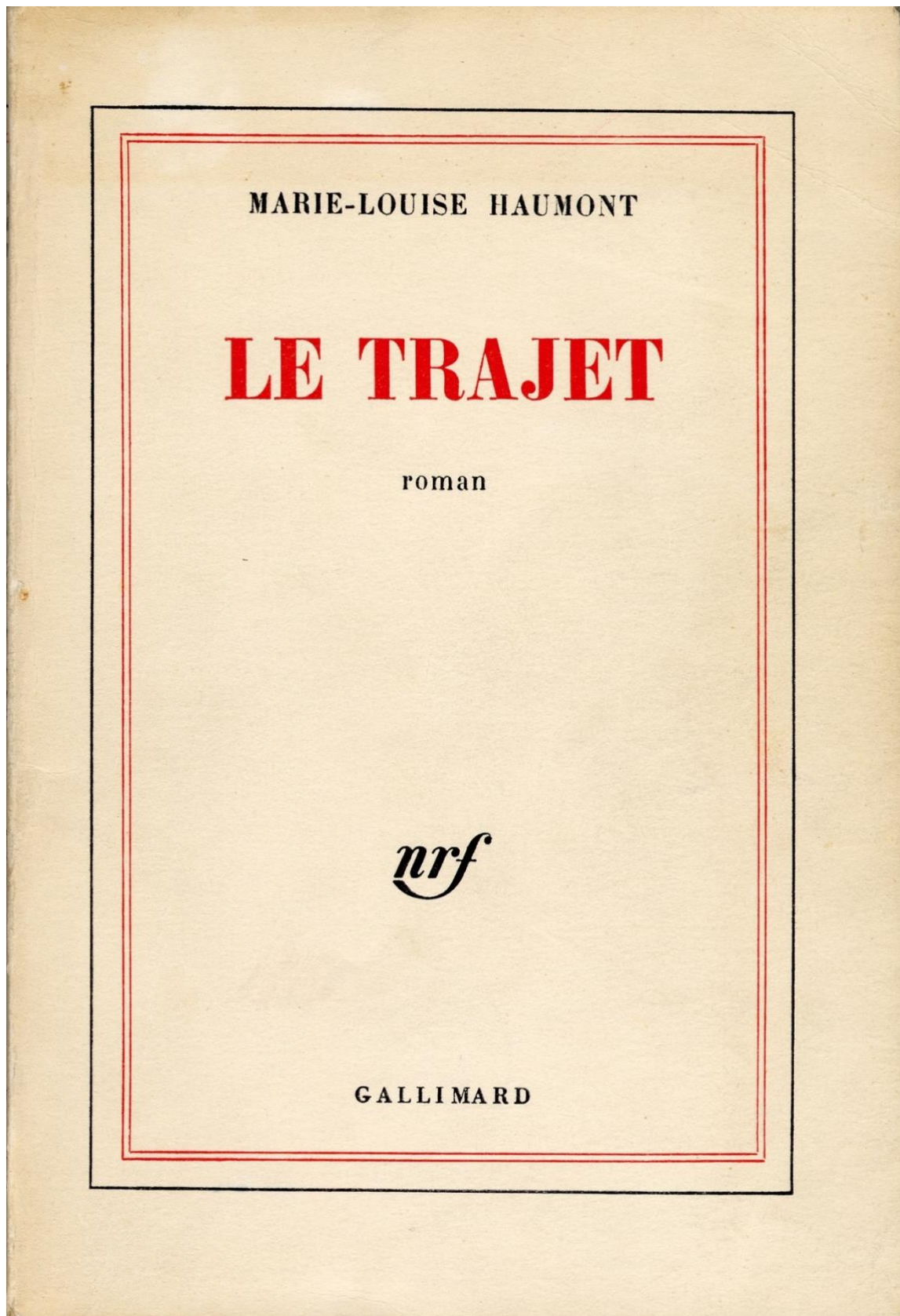
Par ailleurs, elle vit désormais, avec son mari, dans la périphérie de Paris et prend le bus chaque jour pour se rendre sur son lieu de travail. Elle expliquera que l'origine de son roman n'est autre que la sérendipité : en retard, la romancière rate son bus habituel et est contrainte de prendre le suivant, elle se rend alors compte que le paysage qu'elle traverse est totalement différent et qu'un simple petit changement d'apparence anodine peut bouleverser le cours de l'existence. Ce constat lui donne l'idée d'écrire son deuxième roman.

Marie-Louise Haumont, lectrice assidue, a assisté à la récente émergence du Nouveau Roman. Comme de nombreux écrivain.e.s de sa génération, son écriture en porte la trace. Apparu dans les années cinquante, ce mouvement littéraire parisien regroupe des écrivains comme Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet ou Michel Butor, qui ont pour point commun la remise en question des conventions romanesques du dix-neuvième siècle. Refusant l'engagement littéraire et rejetant le personnage « balzacien », le narrateur omniscient et l'intrigue linéaire, le Nouveau Roman reflète l'émergence d'une société nouvelle. Le personnage, parfois désigné par un simple pronom ou une initiale, traduit l'anonymisation de l'individu et la narration devient secondaire face à la description minutieuse de l'objet ou du détail.

³ Entretien donné à Anne GILLON, dans le cadre de la réalisation de son mémoire de fin d'études, *Imagination et habitudes : un combat difficile. Étude du Trajet de Marie-Louise Haumont*, UCL, juin 1989.

⁵ Ibid.

3. Contexte de publication



Couverture de l'édition originale chez Gallimard ©AML (MLA 18536)

Cette nouvelle société de consommation suscitera la révolte des étudiants en mai 68. Anti-autoritaire et libertaire, le mouvement de mai 68 dénonce l'impérialisme de la société américaine, rejette les valeurs bourgeoises et revendique la libération des mœurs. Le mode de vie aliénant et répétitif imposé aux travailleurs par le système économique figure parmi les préoccupations du mouvement qui verra naître de nombreux slogans parmi lesquels « métro-boulot-dodo », formule empruntée au poète Pierre Béarn⁷. Comme le signale Daniel Laroche dans la postface du roman réédité dans la collection Espace Nord en 2022, « l'intrigue du *Trajet* s'appuie sur cette tripartition à la fois spatiale, temporelle et comportementale⁸. »

Se déroulant quelques mois après la légalisation de la contraception, la révolte de mai 68 donnera également une impulsion nouvelle au féminisme. Par la suite, le MLF (Mouvement de Libération des Femmes) se développe, remet en question la société patriarcale et revendique l'égalité entre hommes et femmes. Des manifestations se mettent en place et permettent d'obtenir notamment la mixité des concours pour accéder aux fonctions publiques, l'interdiction des licenciements motivés par le sexe ou la situation familiale et l'instauration du divorce par consentement mutuel. En 1971, vingt-deux ans après la parution du *Deuxième sexe*, Simone de Beauvoir rédige le *Manifeste des 343*, signé par 343 françaises, connues ou inconnues qui se sont fait avorter et, quatre ans plus tard, Simone Veil obtient la dépénalisation de l'interruption volontaire de grossesse⁹.

C'est dans ce contexte que paraît en 1976, chez Gallimard, le second roman de Marie-Louise Haumont qui obtient le prix *Femina*. Prix créé en 1904 pour contrer le prix Goncourt, jugé misogyne, et attribué chaque année par un jury exclusivement féminin, il avait déjà été décerné à trois autrices belges : Dominique Rolin, en 1952, pour *Le Souffle* ; Françoise Mallet-Joris, en 1958, pour *L'Empire céleste*, et Marguerite Yourcenar, en 1968, pour *L'Œuvre au noir*.

4. Résumés¹⁰

4.1. Résumé apéritif

Divisé en quinze chapitres, *Le Trajet* relate la vie réglée et répétitive d'une trentenaire : une maison pavillonnaire en banlieue parisienne, un mari conciliant et un travail de documentaliste à Paris, qui la conduit à effectuer des trajets réguliers et quotidiens en car.

Un jour, une violente dispute éclate entre l'une de ses collègues et son directeur. Le drame surgit alors dans le quotidien d'ordinaire si prévisible de l'héroïne, bouleversant ses repères solidement ancrés.

⁷ Poète, romancier, fabuliste, journaliste et libraire parisien né en 1902 et mort en 2004, on lui doit la formule « métro-boulot-dodo », issue du recueil *Couleur d'usine*, paru en 1951, qui insiste sur le caractère routinier et ennuyeux du quotidien des citadins.

⁸ Daniel LAROCHE, « Postface », dans Marie-Louise HAUMONT, *Le Trajet*, Bruxelles, Espace Nord, n° 398, 2022, p. 283.

⁹ Pour plus d'informations à ce sujet, consulter le carnet pédagogique « Des féminismes » téléchargeable gratuitement sur le site d'Espace Nord via le lien suivant : <https://www.espacenord.com/fiche/carnet-pedagogique-sur-des-feminismes/>

¹⁰ Marie-Louise HAUMONT, *Le Trajet*, Bruxelles, Espace Nord, n° 398, 2022. Tout renvoi à cette édition du roman sera dorénavant indiqué dans le corps du texte avec la simple mention du numéro de la page.

4.2. Résumé détaillé (chapitre par chapitre)

Chapitre I : L'homme debout

La narratrice explique combien la routine est source de repos et de tranquillité pour elle. Elle évoque ensuite ses insomnies récurrentes, sa relation avec son mari, Pascal, et ses trajets quotidiens vers son lieu de travail (les autres passagers du car, le chauffeur, les paysages changeant au fil des saisons, etc.). Un jour, sur le point de rater son car, elle décide de prendre le suivant. Ce bouleversement dans son emploi du temps la contrarie beaucoup.

Chapitre II : La rechute

L'héroïne revient sur ses années d'apprentissage de la lecture et de découverte des romans. Sa passion pour d'Artagnan l'entraîne vers d'interminables rêveries. Ce n'est que quelques années après sa « rupture » avec d'Artagnan qu'elle épouse Pascal, mari accommodant et discret. Elle souligne néanmoins son goût pour l'improvisation, qu'elle déplore, ainsi que sa présence irrégulière auprès de leur chien, Anthony III. Un soir, elle tente de poursuivre la lecture de *l'Analyse des systèmes de classement des documents dans l'entreprise*, mais elle ne parvient pas à se concentrer et se remet à rêver bien malgré elle.

Chapitre III : L'aralia

Les passagers du car se connaissent et se parlent, la narratrice remarque qu'il est possible de les classer en fonction de l'arrêt auquel ils montent ou descendent. Les photographies que les passagers s'échangent lui donnent l'occasion d'évoquer son rapport à l'image (animée ou pas) et de la comparer avec celle de son mari, photographe de presse. Poursuivant la description de sa propre personnalité, elle met en parallèle son goût pour le classement et leur jardin parfaitement élagué où elle a été surprise de trouver des fleurs de seringas provenant d'un arbuste que son mari a tenu à garder. Cela l'amène à évoquer la relation de sa collègue Antoinette Clède avec un aralia, qu'elle chérit comme son enfant.

Chapitre IV : Les gants

La narratrice situe son bureau, décrit ses trajets de retour et explique que le fait de porter des gants durant toutes les saisons lui rend le contact des sièges moins désagréable. Comme elle, sa collègue Antoinette Clède porte des gants, mais sa personnalité bien différente fait qu'elle ne leur attribue aucune autre fonction que sentimentale (p. 59). Elle oppose la personnalité « présente et brouillonne » (p. 61) de Madame Clède à celle « efficace et absente » (p. 62) de Marie Cazizé.

Chapitre V : La cloison

La journée de travail se termine et la narratrice observe Nathalie Berthelot, secrétaire du directeur, tapant à la machine même lorsque son travail est terminé. Le directeur, monsieur Martineau, exige en effet d'entendre sans cesse ce bruit depuis qu'une cloison le sépare de son employée. Le portrait des différentes collègues de la narratrice est ensuite brossé. Relations, rôle au travail et vie privée sont évoqués. Kaatje Lestouant, ancienne professeure d'allemand, retient son attention, notamment par l'acharnement qu'elle mettra dans l'identification d'une jeune femme présente sur une photo retrouvée dans les affaires de son mari.

Chapitre VI : La fausse journée

La narratrice explique à quel point ses journées sont rigoureusement organisées à l'avance. Le premier embouteillage de la saison la confronte à sa peur de l'inconnu avant de lui procurer une sensation agréable de liberté. Observant le paysage traversé, elle écoute les conversations des passagers autour d'elle et se demande si elle n'a « pas atteint à ce moment la fin d'une période de [sa] vie dont [elle] ne retrouvera jamais la recette. » (p. 125)

Chapitre VII : Le lapin blanc

La narratrice se promène dans un square près de son bureau, décrit les lieux et aperçoit un lapin blanc tenu en laisse. Cela lui rappelle les lectures d'*Alice au pays des merveilles*, que sa mère lui faisait lorsqu'elle était enfant. Un matin, elle rencontre sa collègue, Kaatje Lestouant. Celle-ci lui parle de son mariage raté et de la photo d'une jeune fille posant devant la cathédrale de Chartres, trouvée dans les affaires de son mari et qui a déclenché chez elle une fascination pour cet endroit. Après cette rencontre inattendue, la narratrice ne retournera plus au jardin public et ira directement au bureau, arrivant la première, sauf les jours où sa collègue désordonnée et imprévisible la précédera.

Chapitre VIII : La mémoire d'Antoinette

L'héroïne déjeune avec Antoinette Clède qui « n'est pas plus disposée à quitter le restaurant que le dictionnaire » (p. 147) et commande son menu avec détermination. Sa passion pour son aralia rappelle celle de Kaatje pour la cathédrale de Chartres. Antoinette explique ses difficultés à se remémorer clairement ses lectures sérieuses et à structurer ses pensées.

Chapitre IX : La trahison de Fred Astaire

Le repas se poursuit interminablement et Antoinette évoque l'infidélité de son mari et sa manière de voir les choses – bien différente de celle des « petites » du bureau – qu'elle attribue, entre autres, à sa passion pour la littérature du dix-neuvième siècle et pour la Révolution française. Elle explique à la narratrice que lorsque son mari lui a confié que ses nombreuses et jeunes maîtresses lui rappelaient les héroïnes des comédies musicales avec Fred Astaire, ça a été pour elle une double trahison, puisqu'elle a été obligée « de remettre Fred Astaire à sa place en même temps qu'Alexandre » (p. 170). C'est suite à cet épisode douloureux qu'elle s'est prise de passion pour l'aralia. Se rendant compte que le repas s'éternise beaucoup trop, la narratrice se lève énervée et décidée à regagner le bureau au plus vite.

Chapitre X : Les Ferrets de la Reine

De retour sur son lieu de travail, Antoinette est très attendue par des pédagogues et s'excuse tout en se mettant à pleurer. Le Centre de documentation est silencieux : monsieur Martineau est absent pour l'après-midi car sa fille vient d'accoucher. Seule la machine à écrire de sa secrétaire se fait entendre jusqu'à ce qu'un coup de téléphone annonçant une naissance dans sa famille également interrompe son travail. Nathalie, la secrétaire, a très envie d'aller à la maternité, située à quelques pas du Centre et ses collègues décident de la couvrir. Cependant, le directeur téléphone alors que sa secrétaire n'est pas encore rentrée. Certaines collègues tentent de calmer monsieur Martineau au téléphone pendant que d'autres peinent à retrouver Nathalie. Finalement, la secrétaire réapparaît la cheville tordue et répond calmement à monsieur Martineau au téléphone, ce qui suscite l'admiration des collègues et notamment d'Antoinette qui s'exclame : « On dirait d'Artagnan ramenant juste à point les ferrets de la Reine. » (p. 198)

Chapitre XI : Ben Hur

La narratrice reste plus tard au travail et écoute Nathalie Berthelot racontant son dialogue avec monsieur Martineau. Kaatje raconte ensuite son voyage à Chartres et explique avoir atteint une certaine sérénité. Pendant le trajet de retour, la narratrice repense à cette journée dispersée et à Ben Hur, elle se laisse aller à ces associations d'idées qu'elle ne se permettait plus depuis longtemps selon elle...

Chapitre XII : Le bracelet

Rentrée chez elle, la narratrice écoute une cassette que lui a confiée Nathalie. Cette dernière s'y adresse à son directeur : elle retrace son parcours professionnel à ses côtés et explique à quel point il a transformé sa vie en cauchemar. Le bracelet qu'il lui a offert afin de la surveiller encore mieux grâce au tintement émis fut trop pour elle... Elle termine en disant qu'elle fera entendre cet enregistrement à ses collègues, mais qu'elle ne lui confiera jamais car elle ne peut se permettre de démissionner, pas plus d'ailleurs qu'elle ne peut se permettre de quitter son mari. Pascal interroge son épouse sur ce qu'elle écoutait et elle lui explique, ce qui n'est pas dans ses habitudes. Ils passent ensuite la soirée à regarder les diapositives de Pascal. En pleine nuit, la narratrice se met en quête de sa fourrure. Elle ne parvient pas à la retrouver et cela l'empêche de dormir.

Chapitre XIII : Le car de neuf heures

La narratrice se réveille chagrinée par le désordre laissé la veille et l'urgence de retrouver sa martre. Elle se rend compte qu'elle risque de rater son car et décide de prendre le suivant. Elle découvre alors un monde qui lui est étranger : elle ne connaît ni le chauffeur ni les passagers et découvre un paysage nouveau sous une lumière toute différente.

Chapitre XIV : Ce pauvre Martineau

Arrivant en retard au bureau, la narratrice rencontre des gens que sa régularité l'empêchait de connaître. Elle découvre ensuite Antoinette désespérée que son mari ait rompu avec sa maîtresse et apprend que Marie, Nathalie et monsieur Martineau sont enfermés dans un bureau suite aux événements de la veille. Les deux collègues entendent soudainement des cris venant du bureau puis un coup de feu. Elles voient le directeur tomber et Marie tenir « un objet noir au bout du bras » (p. 257). Nathalie, qui s'était évanouie, se réveille aux sons de la sirène de l'ambulance.

Chapitre XV : La martre retrouvée

Le directeur est à l'hôpital où l'on juge son état « sérieux mais non alarmant » (p. 259), Nathalie est soignée à l'hôpital où sa belle-sœur a accouché et Marie s'est constituée prisonnière. Tout semble donc rentrer dans l'ordre, mais la narratrice ne ressent pas l'apaisement auquel elle s'attendait. Elle éprouve l'envie de voir se dérouler une suite à cette histoire et se dit qu'elle sera apaisée lorsqu'elle retrouvera sa martre. Elle reprend le car pour rentrer chez elle et constate que le trajet n'est pas celui emprunté habituellement. Une jeune fille rousse nommée Constance monte dans le car. La narratrice reconnaît « le personnage de la diapositive » (p. 272). Cette dernière s'installe devant la narratrice qui aperçoit une fleur de seringas dans sa chevelure. Transie de froid, Constance sort une fourrure de son sac et la met autour de son cou. Voyant que la jeune fille reste dans le car, la narratrice décide de sortir avant son arrêt. Complètement perdue, elle se met finalement à courir pour rattraper le car à l'arrêt suivant, elle se jette à sa place et laisse finalement passer son arrêt habituel. Elle se dit qu'elle

attendra le moment où le chauffeur lui demandera de descendre et se met à rêver, réalisant qu'elle a « bien du temps à rattraper ».

5. Analyse

5.1. Le roman d'une société nouvelle, le roman d'une époque

Témoin de l'évolution récente de la société de son temps, *Le Trajet* peut être, d'une certaine manière, considéré comme un roman sociologique.

5.1.1. « Métro boulot dodo »

D'une part, son héroïne semble avoir parfaitement intégré, et avec un certain plaisir, le mode de vie routinier de la classe moyenne de l'époque. Mariée depuis de nombreuses années, elle vit confortablement en banlieue dans une petite villa semblable à beaucoup d'autres et prend le car tous les jours pour se rendre sur son lieu de travail à Paris selon des horaires réguliers.

Hiver comme été je prends le car de huit heures quinze et depuis si longtemps que je ne puis situer le commencement de cette habitude. Je sors de la maison qui est précédée d'un bout de jardin, je franchis une grille légèrement rouillée, je suis le trottoir sur ma gauche, je passe devant le Familistère, la bijouterie, la droguerie, le garage Esso et j'atteins le petit abri de béton très inhospitalier qui ne sert que par gros temps. J'arrive dix minutes avant l'heure, à huit heures cinq exactement. Le spectacle change selon les saisons mais il est toujours prévisible comme en sont prévisibles les acteurs. En face de moi la rue Guynemer monte vers un horizon incertain, bordée d'arbres maigres et de magasins aux façades colorées. Les commerçants y prolongent leur étalage jusque dans la rue, soit qu'ils exposent leur marchandise sur le trottoir, soit qu'ils y plantent un bonhomme de bois peint, messenger de promesses mercantiles. À ma droite le jardin public, à ma gauche la rue où j'habite, très longue et qui laisse voir le ciel dans le lointain. Plutôt qu'en banlieue on se croirait dans une ville balnéaire un peu déshéritée mais joyeuse et qui aurait ses fidèles. (p. 8)

5.1.2. Villes nouvelles

Le décor est donc planté : une petite ville de banlieue dotée de commerces de proximité et d'un jardin public, c'est-à-dire de tout le confort nécessaire pour ne pas en sortir sauf pour aller travailler.

« Quand on me dit que le monde change je me contente de sourire » (p. 8) dit l'héroïne, avant d'expliquer, quelques lignes plus loin, que « la nature humaine est ce qu'elle fut et restera ce qu'elle est, sujette aux mêmes intempéries » (p. 9). Pourtant, si la nature humaine est immuable, force est de constater que la société décrite dans *Le Trajet* est en pleine mutation : l'augmentation de la production a donné lieu à l'apparition de la société de consommation de masse et la croissance démographique a entraîné une politique pavillonnaire en France où l'État favorise le développement de la maison individuelle. La construction de villes nouvelles, en périphérie de Paris, notamment, est une conséquence directe de cette politique du logement. Politique initiée à l'issue de cette période des « Trente Glorieuses¹¹ » et qui se poursuivra dans les années quatre-vingt. En témoigne *Les Nuits de la pleine lune*, film d'Éric Rohmer sorti en 1984, dans lequel Louise, interprétée par Bulle Ogier, effectue quotidiennement des trajets entre Paris et Lorgnes, ville nouvelle proche de Marne-la-Vallée où son compagnon a souhaité

¹¹ Période d'importante croissance économique et d'augmentation du niveau de vie après la Seconde Guerre mondiale et jusqu'au milieu des années septante dans les pays développés.

s'installer. Plus récemment, en 2014, dans son roman *La Condition pavillonnaire*, Sophie Divry évoque ce même type de cité résidentielle tel qu'il en émergeait dans les années septante :

Empan était un bourg de cinq mille habitants traversé par une route secondaire menant à Valvoisin. La commune devait son nom à une rivière préalpine dont le lit avait été canalisé à la suite de graves inondations. On y trouvait une église romane du XII^e siècle et toutes les commodités : écoles, boulangeries, bureaux de poste et de tabac, guichet bancaire, clubs sportifs. [...] L'agent immobilier t'avait fait remarquer l'installation récente d'un supermarché qui permettait d'éviter la grande surface de Chambéry. On apercevait ses hangars rectangulaires en arrivant en voiture par l'autoroute ; puis tu contournais le carrossier, tu passais devant des immeubles de petites tailles, des maisons aux enduits de badigeons sombres annonçant l'entrée dans le bourg. Tu tournais devant la devanture du restaurant Le Bec Fin en direction de la « Z.A.C. le Fruitière, terrain d'avenir ». Dans ce quartier en pleine expansion, le maire avait fait construire un palais des sports. [...] la commune croissait vite. Le territoire bénéficiait du rayonnement de Grenoble et de Chambéry, qui se disaient *métropoles*, et, [...] le conseil municipal avait racheté une part importante des terrains agricoles situés ici. En les classant *constructibles*, on put y loger tous ces gens venus de la ville qui ne voulaient pas « se retrouver dans une ruelle alors qu'on est à la campagne¹³ ».

L'évolution de la société française de l'époque y est précisément décrite :

À partir des années 1960, la France se lance dans la construction d'un réseau de voies exclusivement automobiles qui dépassera quatre décennies plus tard les dix mille kilomètres. Ces autoroutes représentaient alors un *espoir de développement* pour les territoires et leur nécessaire désenclavement, et la majorité d'entre nous pensaient comme le président Pompidou que la voiture était un instrument de libération permettant « de partir quand on veut pour aller où l'on veut et s'arrêter où l'on veut » ; les Français vont donc s'habituer aux arrêts minutés aux aires de repos, à l'alimentation industrielle, aux taxes prétendument provisoires aux péages. Quant aux communes coupées en deux par l'asphalte, elles verront apparaître la nuit des graffitis du type VILLAGE SINISTRÉ par l'A8, dénonçant ce que les ingénieurs des bureaux d'études enregistraient comme des *points noirs du bruit*, comptant sur les technologies du futur pour les résorber¹⁵.

Cependant, la « condition pavillonnaire » de M.-A., personnage central du roman de Sophie Divry n'est pas celle de la narratrice du roman de Marie-Louise Haumont. Si le quartier dans lequel cette dernière réside rappelle sous certains égards la banlieue chic de Wisteria Lane des *Desperate Housewives*, son quotidien s'éloigne cependant largement de celui de M.-A., du moins en apparence. Trentenaire sans enfant, la narratrice du *Trajet* est en effet très heureuse de se rendre au travail tous les jours, c'est, dit-elle, « un repos dont les femmes qui ne travaillent pas ne se font aucune idée » (p. 5). Elle s'est mariée il y a dix-huit ans avec Pascal dont la « qualité essentielle » et la « caractéristique la plus frappante » est d'être « accommodant » (p. 32) :

Il me dit qu'il ne contrarierait en rien mes études, qu'il ne dérangerait pas mes horaires, qu'il se plierait entièrement à moi. Par un reste de romanesque je l'appelais Volubilis. Il voulait non seulement m'épouser mais épouser les mouvements de mon cœur et de mon esprit, m'entourer sans peser. Il a une faculté d'effacement que je n'ai connue à personne. Nous nous sommes mariés et il a tenu toutes ses promesses. (p. 32)

Son mari semble donc effacé. Quant à elle, elle n'est « pas de ces jeunes femmes qui s'ennuient au travail de leur mari ou de leur chien » (p. 36).

En d'autres termes, si elle s'accommode assez bien du mode de vie routinier de la classe moyenne de l'époque, l'héroïne ne se présente pas comme une femme au foyer, toute dévouée

¹³ Sophie DIVRY, *La Condition pavillonnaire*, Paris, Les éditions Noir sur Blanc, coll. « Notabilia », 2014, pp. 74, 75.

¹⁵ Ibid., p. 49.

à son mari et aux soins de la maison et ce positionnement témoigne, quoi qu'elle en dise, d'une évolution de la société :

Ma mère disait un « ménage », ma grand-mère un « foyer », nous disons un « couple » mais c'est un changement insignifiant, on ne peut pas en conclure pour autant une évolution fondamentale. Pascal trouve le mot « ménage » trivial je pense, ou peut-être démodé. Une ou deux fois, alors que je l'employais par habitude héréditaire, j'ai surpris sur son visage une expression un peu dégoûtée. Je me suis aussitôt reprise. Quoi qu'on puisse en penser, j'ai de grandes facultés d'adaptation. (p. 7)

C'est plus précisément de l'évolution de la condition féminine dont il est question.

5.1.3. Féminisme

Sauf imprévu il n'y a pas d'homme à la station et très peu dans le car je n'ai jamais cherché à savoir pourquoi – il faudrait pouvoir pour que la chose fût intéressante mobiliser la statistique et la sociologie. (p. 19)

annonce la narratrice derrière qui, on peut le penser, se cache l'autrice qui propose alors son pacte de lecture.

Tandis que les personnages masculins sont rares (le mari de la narratrice, le directeur, les chauffeurs du car, des passagers comme cet « homme ni vieux ni jeune, sec et chauve dont le teint gris semble faire suite à l'imperméable qui lui bat les talons et qu'il porte hiver comme été », p. 65) et ont un rôle secondaire et/ou une personnalité effacée, *Le Trajet* accorde une place importante aux figures féminines. Toutes ont une personnalité forte et particulièrement développée.

La narratrice d'abord. Heureuse d'aller travailler chaque jour, nous venons de le voir, elle a choisi d'épouser un homme conciliant et effacé. Indépendante, elle ne s'ennuie pas de son mari lorsqu'elle ne le voit pas et estime qu'« il ne faut pas vivre trop près l'un de l'autre » (p. 226) au risque, comme la plupart de ses collègues, de se « brûler les ailes au foyer domestique » (p. 226). Ne supportant pas les imprévus, elle tient en revanche à savoir où il se trouve à chaque instant :

Je ne suis pas de ces jeunes femmes qui s'ennuient au travail de leur mari ou de leur chien ; il me suffit de savoir que je les reverrai l'heure venue et de les situer dans l'espace. À vrai dire cette satisfaction m'est souvent refusée avec Pascal qui aime l'improvisation. Quant à moi je ne supporte pas l'intervention du hasard dont je me sens toujours responsable comme d'une mauvaise préparation. Rien ne doit arriver que l'heure venue, rien ne doit se faire que de ce que j'ai noté dans mon agenda et tout doit se faire de ce que j'y ai noté. (p. 37)

La planification rigoureuse de ses journées la rassure tout comme les habitudes la reposent. Le temps libre est banni de son programme :

Il me faut longuement mûrir un plan, étudier de quelle façon je peux intégrer bricolage ou couture à l'ensemble de mes occupations et l'ouvrage lui-même doit procéder d'une certaine nécessité. Je ne voudrais pas être de ces femmes qui se précipitent sur leur ouvrage au moindre loisir. Je sais trop où cela mène de meubler les temps creux : à faire déborder dangereusement les minutes de vacance sur le temps utile. [...] Je n'ai quant à moi aucun creux dans mon horaire pour la bonne raison que l'emploi de chaque minute est prévu [...] (p. 12)

Antoinette Clède, ensuite. Collègue matinale, brouillonne et désorganisée, le désordre qu'elle sème au sein du bureau suscite l'exaspération de la narratrice. Elles partageront un repas interminable au restaurant. Antoinette s'y confiera sur sa relation avec son aralia qui vient combler les déceptions accumulées au cours de sa vie conjugale.

Marie Cazizé, collègue « efficace et absente » (p. 61), très froide vis-à-vis de son travail. Elle semble détachée : « [...] on dirait que le métier qu'elle exerce si brillamment n'a pour elle qu'une importance accessoire. » (p. 62) Discrète, c'est pourtant elle qui tirera sur le directeur.

Kaatje Lestouant, ex-professeuse de français puis d'allemand originaire de Delft et désormais collègue de la narratrice. Si elle n'est pas très efficace dans son travail de bureau, elle est néanmoins « ordonnée, méticuleuse, imbattable sur l'orthographe malgré ses origines étrangères » (p. 87). Elle subit avec obstination les multiples infidélités de son mari et se met à rechercher obsessionnellement une jeune femme prise en photo devant la cathédrale de Chartres. Cette quête la mène à une passion pour la conservation des vitraux de la cathédrale de Chartres.

Nathalie Bertelot, secrétaire de monsieur Martineau, le directeur. Entièrement dévouée à son travail, elle est sous la surveillance constante d'un supérieur tyrannique qui exige d'elle qu'elle tape sans cesse à la machine afin qu'il l'entende. Elle doit également hausser la voix lorsqu'elle passe des coups de téléphone car il ne supporte pas le silence dans ce bureau voisin du sien.

Marie-Michèle, Ève et Sylvie : « [...] féministes de pointe du Centre de documentation [...] » (p. 57). Elles interviennent régulièrement dans les affaires de cœur des différentes employées du centre et prodiguent généreusement leurs conseils. « Féministes militantes », elles font preuve de « fermeté et [...] constance dans leur propos » (p. 79), explique la narratrice avec une certaine ironie.

C'est notamment par le biais de leurs interventions que la réflexion sur le féminisme alors en plein développement apparaît dans le roman. Ainsi, lorsque madame Clède parle de son projet d'ouvrir une boutique de prêt-à-porter quand elle sera à la retraite, les féministes tentent de l'en détourner, prétextant la compagnie de « femmes aliénées » (p. 87). Plus loin, la même Antoinette Clède évoquera l'ambition des féministes de faire d'elle une « femme libérée », « épanouie » avant d'ajouter « le mot est à la mode – la chose, je ne sais pas. » (p. 164). En ce qui concerne madame Lestouant, sa « persistance dans l'erreur, sa répétition obstinée des mêmes fautes » et son « esprit de conciliation poussé à la folie » (p. 89) les désolent.

Gustine : passagère du car. « [S]exagénaire pointue comme une souris, toujours vêtue pour l'été, quelle que soit la température » (p. 64), elle suscite l'admiration de la narratrice qui la voit comme un personnage romanesque, faisant « régner à l'intérieur du car une atmosphère de cape et d'épée » (p. 67). « [C]armen descendue des montagnes, échappée des fabriques de cigares » (p. 64), elle suscite la jalousie et parfois l'énervement des autres voyageurs par son dynamisme et sa gouaille.

Nombreux, les personnages féminins sont donc également des « femmes puissantes », contrairement aux hommes falots et fades auxquels elles sont confrontées. Elles unissent leurs forces pour protéger l'une d'elle du comportement odieux du directeur, seul personnage masculin doté d'un caractère fort, tellement fort qu'il en devient tyrannique. Néanmoins, s'il exprime une remise en question du modèle patriarcal et présente quelques élans de sororité, s'il témoigne de l'évolution des mœurs et de la place de la femme dans une société en pleine mutation, *Le Trajet* n'en est pas pour autant un roman purement féministe. Les interventions des trois collègues féministes du centre, très prévisibles tant leur discours est stéréotypé, sont souvent tournées en dérision. L'une d'elle, par exemple, jette ses cendres sur la moquette et lorsque la narratrice lui demande d'où lui vient cette habitude, elle répond que

[...] la faute en incombe à son père. Tout le temps qu'elle a vécu dans sa famille, il lui a dit que jeter la cendre à terre était une très vilaine habitude « pour une femme », de sorte qu'elle aurait considéré l'obéissance à son père comme une défaite. (p. 253)

Par ailleurs, le lexique employé pour les désigner fait de leur trio une sorte de doctrine obscure et quelque peu sectaire, et du féminisme un mouvement religieux. Lorsqu'Antoinette Clède exprime sa passion pour les comédies américaines des années trente, « les petites » lui

disent « la même chose que **la supérieure du couvent** où [elle a] été élevée » (p. 158). Quand elle parle de sa crainte de quitter son mari, elles « sursautent et **prêchent** l'autonomie » (p. 162). Enfin, « les petites » la « confessent » (p. 164) et l' « endoctrinent » (p. 162).

Cette évolution des mœurs est, par ailleurs, perçue par certaines protagonistes comme une sorte de devoir auquel il faut se soumettre ou comme une obligation contraignante. Antoinette Clède constate :

– Au début de notre mariage c'eût été plus simple, je vous aurais dit que j'avais un mari infidèle. À cette époque quand elle avait dit ça une femme avait tout dit. Les réactions de ses interlocuteurs étaient prévisibles, stéréotypées et pleines de compassion. Depuis, bien des choses ont changé : le point de vue de nos contemporains sur la question et le comportement d'Alexandre en tant qu'époux infidèle. (p. 162)

Et la narratrice, tout en réprouvant « les post-effusions si dangereuses pour l'intégrité d'une femme, au même titre que les roucoulements et les surnoms » (p. 227), songe avec nostalgie à « l'unité conjugale telle qu'elle est prescrite dans la Bible » (p. 227).

Renonçant à la double envie de quitter son mari et son patron, Nathalie Berthelot constate de son côté que « [f]inalement la libération de la femme, c'est d'avoir plusieurs hommes dans sa vie » (p. 224).

5.1.4. Trahison des images

Cette société nouvelle dans laquelle évoluent les personnages du *Trajet* est aussi une société de consommation de l'image.

La photographie, née au milieu du dix-neuvième siècle, connaît un regain d'intérêt après la Seconde Guerre mondiale : les Français commencent à acheter massivement leur premier appareil photo dès les années soixante et les pouvoirs publics s'intéressent de plus en plus à la photographie à partir des années septante.

À cette même époque, la télévision connaît une ascension fulgurante. Devenue un objet de consommation courant et de plus en plus accessible, elle passe du noir et blanc à la couleur durant la décennie septante. Parallèlement à cette évolution historique, l'offre se multiplie, en chaînes¹⁶ comme en volume d'heures d'émissions. La démocratisation de la télévision en fait un objet de loisir quotidien et familial qui suscitera également des réactions critiques, à l'instar du sociologue français Jean Baudrillard, qui en fait le symbole du bien de consommation de masse et pointe du doigt cette « démocratie de la TV, de la voiture et de la chaîne stéréo¹⁷ ».

L'héroïne du *Trajet* incarne très bien ce rapport nouveau à l'image. Pascal, son mari, est photographe de presse et semble n'avoir aucune distance critique vis-à-vis de l'image :

Pascal est aussi un téléspectateur particulièrement docile ; il n'oppose à l'image aucune résistance. Ce qu'il voit lui importe peu, je crois qu'il considère son téléviseur comme ces petits instruments à rouler des cigarettes qui permettent au fumeur de participer à la confection de sa drogue ; il en arrache des images secondes qu'il tire d'un échange entre celles qu'il voit et son propre fonds, de sorte que la qualité de la matière première ne lui est pas essentielle. (p. 49)

Il n'en va pas de même pour la narratrice qui refuse les séances de visionnage de diapositives de son mari, n'emporte aucune photo avec elle (contrairement aux autres passagères du car) et regarde parfois la télévision, mais selon un plan orchestré bien longtemps à l'avance et en évitant les émissions diffusées en direct. Le caractère trompeur et, par conséquent, dangereux des images suscite sa vigilance. Ainsi, constate-t-elle que lorsque les

¹⁶ En 1975, l'ORTF disparaît au profit de trois nouvelles chaînes publiques, autonomes et concurrentes : TF1, Antenne 2 et France 3.

¹⁷ Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, Paris, Gallimard, 1983, p. 60.

passagères du car montrent des photos de leur époux : « Le mari n'est jamais photographié qu'ayant perdu la marque du quotidien pour revêtir un lambeau de divinité. » (p. 48) Selon elle,

Le garde-à-vous impeccable de la photographie ne peut tromper que les innocents ; cette immobilité, cette sagesse sont le paravent d'un monde en désagrégation. Hypocrite elle *atteste* mais quoi ? Et pour savoir ce qu'elle atteste, maigre, plate, limitée, nous nous perdons en elle, nous imaginons son impossible au-delà. Elle est sans fonction avouée, toujours illicite, trouble incertaine. (p. 51)

La relation que les collègues de la narratrice entretiennent avec l'image ne fera d'ailleurs qu'attester de la dangerosité de celle-ci. C'est, en effet, en trouvant la photo d'une jeune femme devant la cathédrale de Chartres dans les affaires de son mari, que Kaatje Lestouant va en quelque sorte perdre la raison puisqu'elle consacrera tout son temps libre à rechercher l'identité de la jeune femme présente sur la photo et se passionnera ensuite pour la cathédrale de Chartres, présente en arrière-plan sur l'image :

[...] elle a organisé sa vie – littéralement refait sa vie – autour du portrait de Neele sur fond de statues médiévales dont elle ne se sépare jamais – elle l'emporte en voyage, la pose le soir à son chevet.

Voilà longtemps qu'elle possède la certitude qu'il s'agit bien de la cathédrale de Chartres. Elle passe tous ses loisirs dans cette ville. Depuis les années qu'elle s'y consacre elle a fait des milliers de photographies des piliers, essayant de retrouver l'angle exact de la « grotte ». (p. 130)

Par ailleurs, si la narratrice craint moins l'image animée, plus prévisible que l'image fixe, car « quels que soient les rêves qu'on lui accroche elle vous conduit vers un point précis selon un chemin déterminé et dans un temps prévu » (p. 49), elle souligne néanmoins l'importance de quitter l'univers de la fiction, une fois le film terminé. Antoinette Clède qui prend un plaisir immense à s'évader dans les comédies musicales en compagnie de Fred Astaire semble n'avoir eu cette prise de conscience que tardivement. Acceptant depuis des années les infidélités de son mari, elle se sentira profondément trahie lorsqu'il comparera sa maîtresse aux « héroïnes frêles et blondes des comédies musicales » (p. 170) et évoquera Fred Astaire. C'est donc moins l'infidélité de son mari qui la bouleverse que la trahison des images animées qui la font rêver depuis son adolescence : « Donc je n'étais plus rien et je me trouvais obligée – ce fut le plus dur – de remettre Fred Astaire à sa place en même temps qu'Alexandre. » (p. 170)

Ce malaise identitaire et cette perte de sens, la narratrice les connaîtra également après avoir reconnu une jeune fille aperçue sur une des diapositives de son mari, Constance :

J'ai tout de suite reconnu le personnage de la diapositive. La fille s'est alors retournée vers le car et elle a fait signe à notre chauffeur. Je l'ai reconnue une nouvelle fois ; c'était ma petite voisine des matins, ses cheveux roux flambant le soleil, rejetés d'un côté par le vent. (p. 272)

Elle décide de sortir du car avant son arrêt habituel pour éviter de poursuivre le trajet en sa compagnie :

Je ne pouvais plus donner de nom à ce qui marchait dans la campagne. Cette impression que j'étais ailleurs que dans mon propre corps était toute nouvelle et si angoissante que j'ai failli crier. Il me semblait m'étendre en nappes sur les vallons de Longjumeau car plus rien ne m'appartenait en propre. C'était une mort étrange et, aurait-on dit, inédite ; j'étais sensible jusqu'aux confins de l'espace. Finalement, écartelée aux quatre coins de l'univers j'ai peut-être crié, je ne me rappelle plus. (p. 276)

Et c'est donc le rappel de cette image fixe qu'elle refusait de voir qui met en branle tous ses repères si solidement construits.

5.2. Le roman d'une quête de soi, le roman d'un trajet identitaire

5.2.1. D'Artagnan et Constance Bonacieux

Source d'un malaise existentiel, la rencontre avec la jeune voisine, Constance, semble bouleverser l'héroïne et ce, de la même manière qu'Antoinette Clède, doublement trahie par Fred Astaire et son mari. Comme Antoinette, la narratrice s'est longtemps évadée dans la fiction, mais contrairement à elle, elle s'est efforcée de s'en tenir éloignée grâce à une organisation rigoureuse et des efforts constants.

Enfant, explique-t-elle, « [elle] entrai[t] de plain-pied dans n'importe quelle fiction » (p. 27). Elle restait le plus longtemps possible dans sa « bulle opaque » (p. 27) une fois le livre terminé et, souffrant de devoir en sortir, décida d'« ouvrir sa bulle au monde » (p. 28) et d'en faire « une sorte de serre où [elle] cultiverai[t] la réalité pour en faire autre chose » (p. 28). Plus tard, sa mère l'emmène au cinéma voir une adaptation des *Trois Mousquetaires*, elle tombe alors amoureuse de d'Artagnan et décide de lui consacrer sa vie :

Il me faut devenir comédienne pour être la partenaire de d'Artagnan ou journaliste pour l'interviewer. Ces vocations ne sont à vrai dire que des paravents qui cachent mon dévoiement à mes propres yeux. La bulle se referme autour de ce couple contre nature : une enfant et une image. [...] je joue un grand second rôle dans une nouvelle version des *Trois Mousquetaires*, à vrai dire celui de Constance Bonacieux, je fais ma vie avec d'Artagnan, il me faut à la fois mourir empoisonnée dans les bras du personnage et mourir de joie dans les bras de l'acteur. (p. 29)

Mais la fin brutale de ce couple imaginaire, « contre nature » comme elle le dit, la transforme : auparavant brouillonne et paresseuse, elle devient extrêmement organisée et obsédée par le rangement et le classement. C'est d'ailleurs ce qui l'incite à devenir documentaliste. À partir de ce moment de rupture des couples d'Artagnan-Constance Bonacieux et réalité-fiction, elle décide donc de se tenir à bonne distance de toute forme d'imagination.

5.2.2. Emma Bovary

Passionnée depuis sa plus tendre enfance par ses lectures,

J'entrais de plain-pied dans n'importe quelle fiction. Ma lecture achevée je restais immobile au centre de l'histoire, littéralement agrandie de tous les personnages, immensément prolongée dans le temps et dans l'espace – araignée dominant sa toile. J'évitais tout contact avec l'extérieur qui aurait pu me laver de mon hébétude. (p. 27)

[L]isant un roman de cape et d'épée, je m'imaginai chevauchant vers Calais coiffée d'un feutre à plumes et du même élan je me renseignais sur le club équestre le plus proche. (p. 28)

la narratrice rappelle sous certains aspects la célèbre héroïne de Flaubert, Madame Bovary, et ses lectures au couvent :

Il y avait au couvent une vieille fille qui venait tous les mois, pendant huit jours, travailler à la lingerie. [...] Souvent les pensionnaires s'échappaient de l'étude pour l'aller voir. Elle savait par cœur des chansons galantes du siècle passé, qu'elle chantait à demi-voix, tout en poussant son aiguille. Elle contait des histoires, vous apprenait des nouvelles, faisait en ville vos commissions, et prêtait aux grandes, en cachette, quelque roman qu'elle avait toujours dans les poches de son tablier, et dont la bonne demoiselle elle-même avalait de longs chapitres, dans les intervalles de sa besogne. Ce n'étaient qu'amours, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages, forêts sombres, troubles du cœur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, messieurs braves comme des lions, doux

comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes. Pendant six mois, à quinze ans, Emma se grissa donc les mains à cette poussière des vieux cabinets de lecture.

Avec Walter Scott, plus tard, elle s'éprit de choses historiques, rêva bahuts, salles de gardes et ménestrels. Elle aurait voulu vivre dans quelque vieux manoir, comme ces châtelaines au long corsage, qui, sous le trèfle des ogives, passaient leurs jours, le coude sur la pierre et le menton dans la main, à regarder venir du fond de la campagne un cavalier à plume blanche qui galope sur un cheval noir. [...] de feuilles, les vierges pures qui montent au ciel, et la voix de l'Éternel discourant dans les vallons. Elle se laissa glisser dans les méandres lamartiniens, écouta les harpes sur les lacs, tous les chants de cygnes mourants, toutes les chutes¹⁹.

Cependant, consciente des dangers de la fiction, elle se ressaisit et décide de ne plus s'approcher de quoi que ce soit qui puisse susciter son imagination. Elle bannira ainsi de sa vie les romans, films et autres œuvres fictionnelles. Elle ira même jusqu'à veiller à n'avoir jamais de temps libre afin de ne pas se laisser aller à une quelconque rêverie.

Le rêve d'aujourd'hui porterait la marque des vingt ans écoulés, il serait terrible et profond comme une pensée d'adulte ; il fallait l'empêcher de naître. Pas de vent dans les branches de pin, pas d'événement, pas de péripétie, pas de guerre ni d'escarmouche pour les guerriers ou ses compagnons. (p. 44)

Elle se tient par ailleurs à une distance critique de collègues qui se laissent emporter par le rêve ou la passion. Les jugeant « dangereuses », elle désapprouve leur comportement :

Je ne puis approuver Ève quand elle songe à un grand soir meurtrier mais je lui donne raison sur bien des points. Si je me suis étendue un peu longuement sur les minces aventures de Madame Lestouant c'est qu'elles me frappent comme me frappe le caractère de madame Clède, sa faiblesse, son désordre, sa capacité de fuite, son amour ridicule pour une plante. Ces femmes sont dangereuses. (p. 136)

Ses efforts permanents payeront, mais un temps seulement. La vie structurée et planifiée à long terme de la narratrice commence à lui échapper. Signe avant-coureur apparaissant d'ailleurs dans un chapitre intitulé « La rechute », le rêve qu'elle relate dès le début du roman constitue une brèche dans ce programme ascétique :

Je ne sais pas pourquoi je me suis mise à rêver, ni exactement à quel moment de ma vie conjugale. Il me faut bien préciser que cela n'a rien de commun avec mes divagations d'enfant qui étaient délibérées et qui débordaient sur ma vie entière : cette fois j'ai été prise au dépourvu et je me suis aussitôt efforcée de colmater la brèche. (p. 33)

5.2.3. Alice, Shéhérazade, Bécassine et les autres

Peu à peu, l'univers de la narratrice se retrouve envahi par la fiction. Les personnes qui l'entourent, collègues et passagers du car, deviennent des « acteurs » ou des « personnages » :

Le spectacle change selon les saisons mais il est toujours prévisible comme en sont prévisibles les acteurs. [...] Les mêmes personnages surgissent aux mêmes heures des mêmes points précis. (p. 8)

Les êtres fictionnels réapparaissent de manière impromptue dans sa réalité. Le lapin d'*Alice au pays des merveilles*, par exemple :

J'y ai vu un lapin tenu en laisse. Cet animal répondait aux avances des passants à la façon d'un chien, il posait ses pattes de devant sur vos genoux et aplatisait les oreilles si vous vous baissiez pour le caresser. La voix de ma mère me revenait : « C'était le lapin blanc avec des gants et un éventail. » Je n'aime pas que mes souvenirs me sautent à la gorge. Je veux bien évoquer mes

¹⁹ Gustave FLAUBERT, *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2001, p. 53.

parents dans des attitudes stylisées, je veux bien dire : « Je me souviens de ma mère nous faisant la lecture quand nous étions enfants », je ne veux pas la revoir brusquement assise dans un creux de la dune avec sa robe de tissu-éponge à dessins bleus, une branche de pin tracée dans le ciel au-dessus de sa tête, ni entendre sa voix de Méridionale nous lire *Alice au pays des merveilles*. (p. 129)

Ou encore Schéhérazade, Bécassine, la princesse de Clèves, Béatrix Fortinari, Charlotte et Werther, et plus tard, Ben Hur :

Je ne sais pas pourquoi, je pensais à Ben Hur. Il y a longtemps que je ne me permets plus ces associations d'idées qui peuvent vous mener loin. Je me laissais aller à penser à Ben Hur sans aucune résistance. (p. 209)

Point d'orgue de ce surgissement de la fiction dans la réalité, l'entrée en scène de Constance (sorte de double de Constance Bonacieux, mais aussi jeune voisine aperçue sur les diapositives du mari) dans le car brouillera définitivement la frontière entre les deux univers et mettra fin à la vie parfaitement organisée de la narratrice qui se laissera alors de nouveau envahir par ses rêveries passées :

Cette nuit, j'entendrai galoper les cavaliers sur la route, une petite servante me conduira à ma chambre, le bougeoir à la main. Il me faudra prier de me réveiller une demi-heure plus tôt ; il y a bien du temps à rattraper. (p. 282)

5.3. Un Nouveau Roman

Nous l'avons évoqué, lorsque paraît *Le Trajet*, le Nouveau Roman est le mouvement littéraire dominant en France. Les codes traditionnels du genre romanesque ont donc déjà été ébranlés et l'œuvre de Marie-Louise Haumont porte la trace de ce bouleversement.

5.3.1. Nouveau personnage principal : le refus du héros

L'identité de l'héroïne et narratrice du roman n'est pas connue. Si le lecteur est amené à suivre le trajet de sa pensée à travers un long monologue, rarement interrompu par les répliques de l'un ou l'autre personnage, si les détails de sa personnalité sont connus à travers la description minutieuse qu'elle en fait elle-même, si son travail, sa situation amoureuse et son lieu de résidence sont précisés, ni son nom ni son prénom ne sont en revanche mentionnés, relativisant ainsi tout effet de réalisme.

Par ailleurs, Marie-Louise Haumont l'affirmera dans une interview donnée à la RTBF en 1976, son personnage extrêmement organisé est bien différent d'elle-même. Néanmoins, force est de constater que quelques ressemblances apparaissent : Marie-Louise Haumont habite en banlieue parisienne et prend le car tous les jours pour se rendre sur son lieu de travail, elle n'a pas d'enfant et vit avec son époux journaliste. Comme le personnage de son roman, elle expliquera qu'enfant, elle relisait plusieurs fois les livres car elle ne supportait pas qu'il y ait une fin, elle précisera également ne pas aimer l'improvisation et veillera par conséquent à ce que l'entretien ne soit pas réalisé en direct. Ainsi, le « je anonyme n'est [certes pas] qu'un reflet de l'auteur lui-même²⁰ », comme c'est le cas chez la plupart des « nouveaux romanciers », mais il n'en reste pas moins la source relative de son inspiration.

²⁰ Nathalie SARRAUTE, *L'Ère du soupçon. Essai sur le roman*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1964, p. 72.

5.3.2. Nouvelle intrigue

L'intrigue, quant à elle, est quasi absente. Se limitant aux circonvolutions de la pensée de la narratrice, elle tient non seulement en quatre jours mais aussi en l'absence de réel rebondissement. Seule la tentative d'assassinat vaudevillesque du directeur tyrannique par l'une des employées du centre vient perturber les observations et réflexions de la narratrice. Petit écart dans un trajet circulaire de la pensée allant de la décision de ne plus se laisser aller aux dangers de la fiction à la « rechute » dans l'imaginaire, l'attentat contre monsieur Martineau constitue plus une fantaisie burlesque qu'un réel événement décisif. Comme dans de nombreux « Nouveaux Romans », on ne retrouve donc pas, dans *Le Trajet*, d'enchaînement logique des actions.

5.3.3. Nouvelle temporalité

Ce brouillage des rapports de cause à effet dans l'enchaînement des événements entraîne inévitablement une perte des repères temporels. *Le Trajet* se déroule en quatre jours, mais l'importance accordée aux événements au cours de ces quatre journées est toute subjective. À l'image du repas au restaurant avec Antoinette Clède, certaines scènes s'allongent invariablement par l'importance des détails perçus par la narratrice qui y sont mentionnés. En outre, la chronologie n'est pas linéaire : les premières lignes du roman font écho à l'épilogue, la narratrice y évoquant la scène finale

En ce moment il est deux heures de la nuit. Il devait être un peu plus de dix-sept heures trente quand le Guadeloupéen m'a déposée devant cette hôtellerie. Il voyait bien que je craignais la rue, il m'a proposé de me conduire jusqu'à une table où je serais à l'abri. (p. 5)

et quelques flash-back perturbent le déroulement logique du récit.

Comme le signale Daniel Laroche dans la postface :

Le récit se présente tantôt comme contemporain des événements, tantôt comme rétrospectif. Tout cet agencement ne relève évidemment ni du hasard, ne de la maladresse : la narratrice n'étant que le personnage principal, le trouble chronologique suggère un état mental de non-maîtrise. (p. 294)

En témoignent ces propos de la narratrice :

Le soir du second jour (étant admis que la veille était le premier d'une nouvelle période de ma vie, qui s'annonçait difficile et pleine de combats), je me trouvais, à la même heure, exactement dans les mêmes circonstances que le jour précédent. (p. 37)

Ce trouble mental la conduira à ne plus distinguer la frontière entre la réalité et les fantasmes et renforcera la discontinuité du récit, processus typique du Nouveau Roman où l'intrigue est constituée de tropismes c'est-à-dire de

[...] moments indéfinissables qui glissent rapidement aux limites de notre conscience ; ils sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver²².

Ainsi, les pensées, rêveries, réflexions et fantasmes constituent-ils l'essentiel de la trame narrative du *Trajet* qui se soldera par la rencontre avec Constance (personne bien réelle et voisine du couple, mais qui rappellera Constance Bonacieux, personnage des *Trois Mousquetaires* auquel elle s'est longtemps identifiée) et la perte de contrôle de l'héroïne qui laissera la fiction envahir sa réalité.

²² Nathalie SARRAUTE, *op. cit.*, p. 134.

6. Propositions pédagogiques

6.1. Avant la lecture du roman

UAA 0 – Justifier une réponse & UAA 1 – Rechercher, collecter l’information et en garder des traces.

1. Attachez-vous au titre du roman : *Le Trajet*. Quel genre de roman et quel type d’histoire vous attendez-vous à lire ? Expliquez.
2. Lisez à présent le premier chapitre du roman et répondez aux questions qui suivent :
 - a) Cet extrait vous permet-il d’affiner votre réponse à la question précédente ? Précisez.
 - b) Où et quand se déroule l’histoire ? Citez les indices du texte qui vous ont permis de répondre.
 - c) Citez et caractérisez le plus précisément possible les personnages dont il est question dans ce premier chapitre.
 - d) Quelle image vous faites-vous du personnage principal ?
 - e) Repérez le champ lexical dominant.
 - f) Émettez des hypothèses quant à la suite.

6.2. Après la lecture du roman

UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure, UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser

Le roman est divisé en quinze chapitres titrés. Justifiez la pertinence du choix de chaque titre en vous référant au texte et, le cas échéant, proposez un nouveau titre.

Résumez chaque chapitre en quelques lignes. Que constatez-vous quant à la chronologie du récit ? Réorganisez les chapitres de manière à faire du *Trajet* un récit linéaire.

UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser

Dressez une liste des personnages présents dans le roman, classez-les en deux colonnes selon qu’il s’agit de personnages masculins ou de personnages féminins. Pour chacun d’eux, tentez de tracer un portrait précis (description physique, appartenance sociale, évolution psychologique). Que constatez-vous ?

UAA 1 – Rechercher, collecter l’information et en garder des traces, UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser

Par groupes, effectuez des recherches à propos des références littéraires et artistiques citées dans le roman. Répartissez-vous ensuite les figures en question avec l’aide de votre professeur. Vous présenterez ces personnages de fiction, acteurs ou actrices aux autres élèves de la classe lors d’un exposé oral. Vous veillerez à contextualiser leur présence dans le roman.

UAA 3 – Défendre une opinion par écrit

Selon Daniel Laroché, *Le Trajet* de Marie-Louise Haumont peut « se lire comme un témoignage autobiographique, un “docufiction” » (p. 307). Êtes-vous d'accord avec cette affirmation ? Argumentez.

Afin de vous aider à développer votre argumentation, effectuez des recherches à propos de l'autrice, le site des Archives et Musée de la littérature (<https://www.aml-cfwb.be>) et le portail Objectif Plumes (<https://objectifplumes.be/>) constituent des ressources utiles.

UAA 4 – Défendre une opinion oralement et négocier

Selon vous, *Le Trajet* peut-il être considéré comme un roman féministe ? Appuyez votre réponse sur des arguments pertinents, variés et illustrés en sachant que vous aurez à défendre votre opinion oralement.

UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces, UAA 4 – Défendre une opinion oralement et négocier & UAA 6 – Relater des expériences culturelles.

Marie-Louise Haumont obtient le prix Femina pour ce roman. Elle est la quatrième autrice belge à recevoir ce prix.

Dans un premier temps, effectuez des recherches sur l'origine du prix Femina, ainsi que sur les autrices belges à qui il a été attribué.

Répondez ensuite à la question suivante en argumentant : Selon vous, *Le Trajet* méritait-il de recevoir le prix Femina ? Afin de vous aider à structurer et développer votre argumentation, posez-vous les questions suivantes : pourquoi ce roman-là, à cette époque-là ? Vous aurez à défendre votre opinion oralement.

Par groupes, effectuez des recherches sur les femmes écrivaines dont l'œuvre a été couronnée de prix. Le résultat de votre travail sera présenté aux autres élèves de l'école dans le cadre d'une exposition que vous monterez, par exemple, à l'occasion de la journée mondiale du droit des femmes qui a lieu le 8 mars de chaque année.

UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces, UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser & UAA 4 – Défendre une opinion oralement et négocier.

La narratrice, également héroïne, du *Trajet* évoque à plusieurs reprises sa relation aux photographies. Selon elle, « cette immobilité, cette sagesse d'image sont le paravent d'un monde en désagrégation » (pp. 50-51).

Dans un premier temps, qualifiez la relation qu'elle entretient avec les photographies. Affinez votre réponse en identifiant les différents passages du roman où il est question de photos et précisez ce qu'elle en dit.

Dans un second temps, lisez la nouvelle *Amours, toujours*²⁴ de Jacqueline Harpman, une autrice belge ayant vécu à la même époque que Marie-Louise Haumont, et identifiez l'opinion sur la photographie qui s'y trouve exprimée.

À votre tour, exprimez votre opinion sur la photographie. Illustrez votre argumentation à l'aide d'exemples personnels (prenez-vous régulièrement des photos ? Les réservez-vous à un usage strictement privé ? Les postez-vous sur Instagram, Facebook ? Privilégiez-vous les vidéos TikTok ? Quelle que soit votre réponse, expliquez.)

²⁴ Cette plaquette a été publiée et diffusée dans le cadre de la Fureur de lire 2022. Elle est disponible sur demande : fureurdelire@cfwb.be, téléchargeable en ligne : www.fureurdelire.be ou <https://objectifplumes.be/doc/amour-toujours/#.Y4isI0ZKhPY> et accompagnée d'un dossier pédagogique : <https://objectifplumes.be/doc/dossier-pedagogique-amour-toujours/#.Y4is6UZKhPY>

UAA 5 – S’inscrire dans une œuvre culturelle et transposer

Par groupes, sélectionnez un extrait du roman qui vous semble pertinent et proposez une adaptation cinématographique OU réalisez la bande-annonce du livre.

UAA 5 – S’inscrire dans une œuvre culturelle et recomposer

Ci-dessous, un extrait de *Madame Bovary*. Roman de Gustave Flaubert paru en 1857, il relate l’histoire d’Emma Rouault, devenue Madame Bovary en épousant Charles, un médecin de campagne médiocre à la personnalité effacée. Déçue par son mariage, Emma Bovary s’ennuie beaucoup et s’interroge sur la « passion » et l’« ivresse » que lui promettaient ses lectures d’adolescente.

Il y avait au couvent une vieille fille qui venait tous les mois, pendant huit jours, travailler à la lingerie. [...] Souvent les pensionnaires s’échappaient de l’étude pour l’aller voir. Elle savait par cœur des chansons galantes du siècle passé, qu’elle chantait à demi-voix, tout en poussant son aiguille. Elle contait des histoires, vous apprenait des nouvelles, faisait en ville vos commissions, et prêtait aux grandes, en cachette, quelque roman qu’elle avait toujours dans les poches de son tablier, et dont la bonne demoiselle elle-même avalait de longs chapitres, dans les intervalles de sa besogne. Ce n’étaient qu’amours, amants, amantes, dames persécutées s’évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu’on tue à tous les relais, chevaux qu’on crève à toutes les pages, forêts sombres, troubles du cœur, serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, messieurs braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l’est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes. Pendant six mois, à quinze ans, Emma se grassa donc les mains à cette poussière des vieux cabinets de lecture.

Avec Walter Scott, plus tard, elle s’éprit de choses historiques, rêva bahuts, salles de gardes et ménestrels. Elle aurait voulu vivre dans quelque vieux manoir, comme ces châtelaines au long corsage, qui, sous le trèfle des ogives, passaient leurs jours, le coude sur la pierre et le menton dans la main, à regarder venir du fond de la campagne un cavalier à plume blanche qui galope sur un cheval noir. [...] de feuilles, les vierges pures qui montent au ciel, et la voix de l’Éternel discourant dans les vallons. Elle se laissa glisser dans les méandres lamartiniens, écouta les harpes sur les lacs, tous les chants de cygnes mourants, toutes les chutes²⁵.

Vous allez intégrer le personnage d’Emma Bovary au roman de Marie-Louise Haumont en respectant les contraintes suivantes :

- Consacrez un bref chapitre à ce nouveau personnage et donnez-lui un titre ;
- Emma Bovary est une collègue de la narratrice ;
- Elle vit donc à la même époque qu’elle (années 70) ;
- La narratrice la présente et, comme pour ses autres collègues, décrit sa personnalité et sa relation avec son mari ;
- Elle se compare également à elle (qu’est-ce qui les rapproche ou les éloigne ?).
- Imaginez les relations qu’elles entretiennent.

UAA 5 – S’inscrire dans une œuvre culturelle et amplifier

La fin du roman reste ouverte, le lecteur ne sait pas vraiment ce qu’il adviendra de l’héroïne. Comme le signale Daniel Laroche dans sa postface « l’épilogue ne conclut rien,

²⁵ Gustave FLAUBERT, *op. cit.*

laissant vaguer l'avenir du personnage, sans fermer la porte aux fluctuations successives dont il fut le jouet » (p. 305) Il vous revient donc de prendre la plume pour poursuivre la rédaction du roman et le trajet de son héroïne. Veillez à rester cohérent par rapport au style du roman et à son contenu.

7. Bibliographie

7.1. Sources livresques

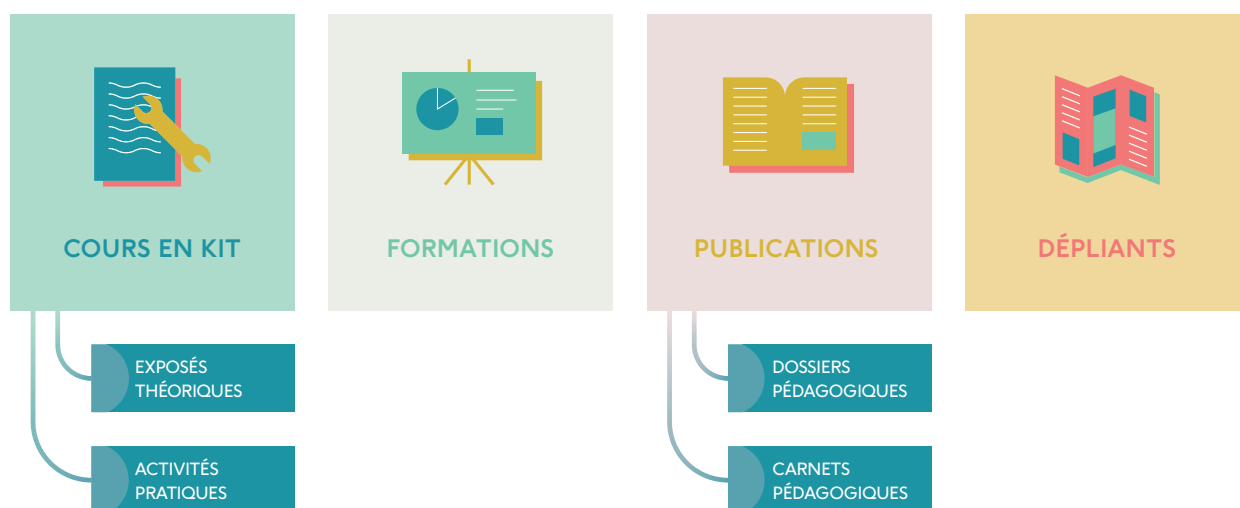
- Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, Paris, Gallimard, 1983.
- Stéphanie DAMBROISE, « Marie-Louise Haumont, À quel moment est-on soi-même ? », dans *Axelle*, 43, novembre 2001, pp. 12-14.
- Sophie DIVRY, *La Condition pavillonnaire*, Paris, Les éditions Noir sur Blanc, coll. « Notabilia », 2014.
- Gustave FLAUBERT, *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2001.
- André GASCHT, « Marie-Louise Haumont », dans *Magazine littéraire*, 118, *Belgique : un panorama littéraire*, novembre 1976, p. 51.
- Anne GILLON, *Imagination et habitudes : un combat difficile. Étude du Trajet de Marie-Louise Haumont*, UCL, Mémoire de fin d'études, juin 1989.
- Marie-Louise HAUMONT, *Le Trajet*, Bruxelles, Espace Nord, n° 398, 2022.
- Daniel LAROCHE, « *Le Trajet* : un roman du féminin », dans *Textyles*, 9, *Romancières*, 1992, pp. 161-172.
- Jean MUNO, « *Le Trajet*. Le prix Femina a été attribué à un écrivain belge », dans *Notre Temps*, 109, 9/12/1976, p. 20.
- Nathalie SARRAUTE, *L'Ère du soupçon. Essai sur le roman*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1964.

7.2. Sources internet

- Sylvie AUBENAS, « La photographie, une épopée française », dans Yves Charles Zarka éd., *La France en récits*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Hors collection », 2020, p. 149-160. URL : <https://www.cairn.info/la-france-en-recits--9782130824442-page-149.htm> (dernière consultation le 12/12/22).
- Éric DUSSERT, « Quotidiens engluants », dans *Le Matricule des Anges*, 193, mai 2018. URL : <https://lmda.net/2018-05-mat19350-marie-louise-haumont> (dernière consultation le 10/10/22).
- Isabelle GAILLARD, « De l'étrange lucarne à la télévision. Histoire d'une banalisation (1949-1984) », dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2006/3 (n° 91), pp. 9-23. URL : <https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2006-3-page-9.htm> (dernière consultation le 21/11/22).
- Charline LAMBERT, « Dans la voie du féminisme », sur *Le Carnet les et Instants* [en ligne]. URL : <https://le-carnet-et-les-instants.net/2022/10/08/haumont-le-trajet/> (dernière consultation le 08/10/22).

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'espace pédagogique du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.